

Le message d'espoir d'André

« J'en aurai fait bien des voyages, sans avion et sans bateau, avec mon mal pour bagage, entre cliniques et hôpitaux. Mais je suis toujours de ce monde, car Dieu n'a pas voulu de moi, et je poursuis toujours ma route, avec l'espoir, avec la foi... » (1^{er} couplet). Cette chanson, André Pernis, 78 ans, l'a composée un peu à mi-chemin entre la vie et la mort. Un certain 19 septembre 2005, en pleins soins intensifs au service de réanimation de l'institut Gustave-Roussy de Villejuif, alors que ses médecins avaient appelé sa femme pour lui signifier que l'heure était venue de lui dire au revoir. « Les médecins voulaient me placer en coma artificiel pour sauver mes fonctions vitales, raconte aujourd'hui le rescapé, mais j'ai refusé. Je suis toujours resté conscient et les paroles de cette chanson me sont apparues comme des flashes, un peu comme si je les voyais défiler sur un écran de cinéma ». André Pernis s'en est donc sorti. Un an après, il n'a plus la moindre trace de son cancer de

la vessie, si ce n'est des séquelles dues au traitement, et parfois à des "approximations" de la part du corps médical. Aujourd'hui, le bonheur de vivre est plus fort que tout et André veut regarder de l'avant. « Toujours avec une crainte sous-jacente », reconnaît-il. Tout a commencé par des "envies pressantes" à répétition et des incontinences. André s'inquiète, consulte son généraliste qui lui prescrit des médicaments qui s'avèrent inefficaces. Il décide de s'en remettre à un urologue qui ne trouvera pas plus la solution. André insistera pour passer des examens plus approfondis. Lorsque son cancer est diagnostiqué, il est déjà à un stade bien avancé. En plus de tumeurs cancéreuses internes, la partie externe de la vessie est atteinte de nombreux ganglions lymphatiques avec métastases. Après une très lourde intervention chirurgicale, quatre ganglions de 1 à 4 cm de diamètre seront retirés. Pour éviter que les tumeurs cancéreuses ne se propagent à d'autres organes, un traitement par

chimiothérapie est entrepris. « Le mot m'effrayait, mais encore plus les effets secondaires », raconte André Pernis. Les médecins lui donneront 20 à 30% de chances de survie après la "chimio". Une seule séance suffira, si l'on peut dire. « Le lendemain, j'ai eu d'abord des douleurs cardiaques et pulmonaires insoutenables, je perdais la respiration, ensuite mon torse a été comme paralysé et j'ai été transporté d'urgence à l'hôpital de Corbeil, se souvient André. Sur place, les douleurs persistent et André doit s'accommoder de la présence de "fêtards" mal en point après un passage un peu trop arrosé sur la foire de Corbeil. Le lendemain, André partait au service de réanimation de l'institut Gustave-Roussy.

« J'ai voulu aller jusqu'au bout »

Le calvaire d'André n'est pas terminé. Après dix jours d'acharnement thérapeutique, il a la chance de pouvoir regagner sa maison. Non sans séquelles. « J'ai fait une allergie épouvantable me transformant pratiquement en monstre, le corps enflé de la tête aux pieds, ne pouvant ni ouvrir la bouche, ni fermer les yeux, avec d'énormes éruptions sur tout le corps qui, selon l'expression d'une infirmière, me faisait ressembler à "une framboise écrasée". Sans compter que j'ai contracté un staphylocoque ». André retournera au moins quarante-trois fois à l'institut pour suivre autant de séances de radiothérapie. « On ne sent rien sur le moment, explique André. Le problème, c'est que cela tue indistinctement les mauvaises cellules, et les bonnes. J'ai eu des douleurs horribles, des hémorragies, des vomissements, c'était insupportable, mais j'ai voulu aller jusqu'au bout ». Certains patients préfèrent mettre un terme à ces douleurs et arrêtent le traitement par radiothérapie. Si André raconte son calvaire avec autant de précision, c'est parce qu'il souhaite avant tout faire passer un message d'espoir à tous les malades. « A tous ceux qui souffrent de leur traitement, j'ai envie de leur dire de continuer, de croire en la vie, car si

vous arrêtez, vous souffrirez alors de la maladie ». Pour autant, André ne va pas jusqu'à affirmer qu'on peut guérir d'un cancer juste à force de volonté. Est-ce que tous ceux qui ont été terrassés par cette terrible maladie n'ont pas eu de courage ou de volonté ? Pour André, « la volonté, c'est comme une canne qui vous aide à monter les marches ». Autrement dit un facteur indispensable dans le processus de guérison. Et de comparer son combat à un match de football : « Malgré les blessures, la fatigue, les séances d'entraînement, les cartons jaunes ou rouges et parfois des erreurs d'arbitrage, l'essentiel est le résultat final. » A travers ces mots, c'est un peu l'artiste qui parle. Ingénieur dans le BTP à la retraite, André Pernis a toujours été à ses heures auteur-compositeur, écrivain et humoriste. Dans sa carrière d'artiste de l'ombre, il a par exemple écrit des sketches pour des humoristes célèbres dont il préfère taire le nom, par respect pour eux. Juste avant de tomber malade, André Pernis était encore président (fondateur) de l'association des artistes d'Ile-de-France. Il reste aujourd'hui membre de la Société des gens de lettres de France et de la Sacem. Avec son talent, André sait peut-être mieux que d'autres exprimer, en toute humilité, la dure réalité de la maladie.

« Quand on vous annonce que vous avez un cancer, c'est comme si le ciel vous tombait sur la tête ». Le regard des autres change. « Un malade, pour certain, c'est déjà quelqu'un de diminué, raconte-t-il. Et ce qui me complexait, c'est quand on me demandait comment ça va car c'est une formule dont on se fout en général ». Et puis, lorsqu'il annonce sa maladie à certaines personnes qu'il apprécie, un fossé entre deux mondes semble irrémédiablement se creuser. « Je ne cherchais pas à m'attirer la



Même s'il n'est pas à l'abri d'une rechute, André Pernis souhaite délivrer un message d'espoir pour tous les malades.

pitié ou la sympathie, juste un peu de considération. Parfois, quand je l'ai annoncé, c'était un peu comme si je disais "hier il a plu" ». Maladresse, désir de ne pas blesser, indifférence naissante... Le cancer reste un tabou qui brouille les rapports. Et cela même avec le corps médical à qui il manque, selon André, « une bonne formation de psychologie ».

La pudeur des malades entre eux

Qu'en est-il alors des rapports entre les malades eux-mêmes ? « Il règne une atmosphère de pudeur, de silence, où chacun pense à son cas sans trop l'extérioriser car son voisin est peut-être plus malade que vous, a observé André. Alors vous parlez de choses anodines, sans trop rentrer dans les détails de la maladie de l'autre ». « Voir ces gens blafards, sur des chariots, ces enfants sans cheveux, cela vous traumatise et vous démoralise », ajoute, ému, André. Impossible d'imaginer pourtant des centres de traitements où ceux sur qui le cancer a déjà laissé des traces extérieures seraient "cachés" du regard des autres malades. Une ségrégation ultime qui aurait valeur d'invitation à cesser le combat contre la maladie. Et André de conclure : « La vie n'est pas toujours un long fleuve tranquille, et il faut choisir le bon bateau pour en remonter le cours. »

■ Olivier Fermé

Plus d'un malade sur 2 survit

Tous cancers confondus, le taux de survie à cinq ans des malades est de 52%. Ce constat "encourageant" pour les 800 000 personnes qui vivent en France avec la maladie, est le fruit d'une vaste étude française

rendue publique le 27 février. D'importantes disparités subsistent. Pour la thyroïde, le testicule, le sein, le mélanome de la peau ou la prostate, les taux de survie sont supérieurs à 80%. Pour le côlon-rectum, le rein, la vessie, le

larynx, la survie relative se situe au-delà de 50%. Pour les cancers du foie, du pancréas ou le mésothéliome de la plèvre, seuls 10% des malades vivent encore 5 ans après le diagnostic, et 14% pour le cancer du poumon.